

HARRY HARRISON

# SOLEIL VERT



Nouveaux  
Millénaires

SOLEIL VERT



HARRY HARRISON

# SOLEIL VERT

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sébastien Guillot

Nouveaux  
Millénaires

Titre original :  
MAKE ROOM! MAKE ROOM!

Collection Nouveaux Millénaires  
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez Nouveaux Millénaires sur Facebook :  
[www.facebook.com/nouveauxmillenaires](http://www.facebook.com/nouveauxmillenaires)

© 1966, Harry Harrison  
© 2014, Éditions J'ai lu, pour la présente traduction

À Todd et à Moira  
*Pour votre bien, mes enfants,  
j'espère que tout ceci restera du domaine de la fiction*



## Prologue

**E**n décembre 1959, le président des États-Unis, Dwight D. Eisenhower, disait : « Aussi longtemps que je serai ici [...] ce gouvernement [...] n'aura dans son programme [...] aucune politique de contrôle des naissances. Ce n'est pas notre affaire. » Et ce n'a été celle d'aucun gouvernement américain depuis cette époque.

En 1950, les États-Unis – avec tout juste 9,5 % de la population mondiale – consommaient 50 % des matières premières de la planète. Ce pourcentage ne cesse de s'accroître, et d'ici quinze ans, au rythme de croissance actuel, ils en consommeront plus de 83 % par an. D'ici la fin du siècle, si notre population devait continuer à augmenter au même rythme, ce pays aura besoin de plus de 100 % des ressources de notre monde pour conserver notre niveau de vie présent. C'est une impossibilité mathématique – sans compter le fait qu'il y aura environ sept milliards de personnes sur cette Terre à ce moment-là, des personnes qui, peut-être, auront elles aussi envie de profiter un peu de ces matières premières.

Dès lors, à quoi le monde ressemblera-t-il ?





Lundi 9 août 1999

**N**ew York

... volée à des Indiens confiants par de fourbes Néerlandais, prise aux Néerlandais légalistes par des Britanniques belliqueux, pour qu'ensuite les colons révolutionnaires viennent l'arracher à de paisibles Britanniques. Ses arbres ont été brûlés des décennies plus tôt, ses collines nivelées, ses étangs asséchés et remblayés, tandis que ses sources cristallines emprisonnées sous terre déversaient leurs eaux pures directement dans les égouts. En étendant ses tentacules de béton depuis l'île originelle, la ville est devenue une mégapole dont quatre de ses cinq arrondissements englobent la moitié d'une île de plus de cent soixante kilomètres de long, et en engloutissent au passage une autre pour s'étirer ensuite jusqu'à l'Hudson River. L'arrondissement restant, historiquement le premier de tous, Manhattan est un bloc de granit primordial et de roche métamorphique entouré de tous côtés par l'eau, tapi telle une araignée de pierre et d'acier au milieu de sa toile de ponts, de tunnels, de métros, de câbles et de ferrys. Incapable de s'étendre vers l'extérieur, Manhattan s'est développée en hauteur, en se nourrissant de sa propre chair – les vieux bâtiments étant détruits pour être remplacés par de nouveaux. Elle se dresse toujours plus haut, même si cela semble ne jamais suffire, comme s'il n'y avait

aucune limite au nombre d'habitants décidés à venir s'y entasser. Ils s'y pressent depuis l'extérieur pour y élever leurs enfants, qui eux-mêmes y fonderont une famille, qui elle-même... jusqu'à faire de cette cité la plus peuplée de l'histoire du monde.

En cette chaude journée d'août 1999, trente-cinq millions de personnes vivent dans la cité de New York – à quelques milliers près.

# PREMIÈRE PARTIE



# I.

**L**e soleil d'août qui frappait par la fenêtre ouverte cuisait les jambes nues d'Andrew Rusch jusqu'à ce que la gêne le tire des profondeurs d'un lourd sommeil. Lentement, il prit conscience de la chaleur, du drap humide et granuleux sous son corps. Il frotta ses paupières collées, puis resta étendu là, à fixer le plâtre craquelé du plafond. À moitié réveillé, il expérimentait une sensation de dislocation, incapable de reconnaître la pièce dans laquelle il se trouvait, alors qu'il y vivait depuis plus de sept ans. Un bâillement eut néanmoins raison de cet étrange état, alors même qu'il cherchait à tâtons la montre qu'il mettait toujours sur la chaise à côté du lit. Il bâilla de plus belle en plissant les yeux sur les aiguilles presque invisibles derrière le cristal rayé. Sept heures... sept heures du matin, et il y avait un petit 9 au milieu de la petite fenêtre carrée. Lundi 9 août 1999 – il faisait déjà aussi chaud que dans un four. La vague de chaleur qui étouffait New York depuis dix jours ne semblait pas vouloir s'achever. Andy se gratta les côtes, collantes de transpiration, puis écarta ses jambes des rayons du soleil et ajusta son oreiller sous sa tête. De l'autre côté de la fine cloison qui divisait l'appartement en deux s'éleva un vrombissement cliquetant qui se transforma bien vite en ronronnement aigu.

« Jour... » hurla-t-il par-dessus le vacarme, pour ensuite se mettre à tousser. Et sans cesser de tousser, il se leva à contrecœur et traversa la pièce pour aller tirer un verre d'eau du réservoir mural ; il en coula un mince filet brunâtre. Il l'avalâ, donna ensuite un petit coup sur le cadran du réservoir – l'aiguille dansait autour du repère *Vide*. Andy allait devoir le remplir, et ceci avant d'aller pointer au Commissariat, à quatre heures. La journée avait commencé.

Un miroir fêlé sur toute sa longueur était fixé sur l'énorme armoire ; Andy alla se guigner dedans en frottant les poils raides qui constellaient sa mâchoire. Il allait devoir se raser avant de sortir. *Jamais personne ne devrait se regarder comme ça le matin, nu comme un ver*, trancha-t-il avec dégoût, les sourcils froncés devant la pâleur cadavérique de sa peau, ses jambes légèrement arquées d'ordinaire dissimulées par son pantalon. Et comment en était-il arrivé à avoir des côtes aussi saillantes qu'un cheval affamé, en même temps qu'une bedaine de plus en plus proéminente – les deux *en même temps* ? Il pétrit ses chairs flasques, songeant qu'il les devait sans doute à un excès de féculents et au fait de rester trop souvent assis. Au moins la graisse n'avait-elle pas encore colonisé son visage. Son front s'agrandissait un peu plus chaque année, mais ça ne se voyait pas encore trop avec ses cheveux coupés ras. *Tu viens de dépasser la trentaine*, se rappela-t-il, *et tu commences déjà à avoir des rides autour des yeux. Et ton nez, il est trop grand – n'était-ce pas l'oncle Brian qui disait toujours que c'était à cause du sang gallois dans la famille ? Et tes canines, on les voit un peu trop, ça te donne un sourire de hyène. Un vrai petit démon, Andy Rusch – il date de quand, ton dernier rencard ?* Après s'être adressé une grimace, il alla chercher un mouchoir pour vider son impressionnant nez gallois.

Il y avait un seul caleçon propre dans le tiroir, qu'il entreprit d'enfiler ; voilà encore une chose qu'il ne devait pas oublier aujourd'hui, faire un peu de lessive. Le geignement

grinçant s'élevait toujours de l'autre côté de la cloison quand Andy poussa la porte communicante.

« Tu vas finir par te faire un infarctus, Sol, dit-il à l'homme à la barbe grise perché sur le vélo sans roues, occupé à pédaler avec un tel zèle que la transpiration qui s'écoulait sur sa poitrine détrempait la serviette de bain qu'il avait attachée autour de sa taille.

— Un infarctus ? Jamais ! fit Solomon Kahn entre deux halètements, sans cesser de pédaler. Je fais ça chaque jour depuis si longtemps que mon cœur ne pourrait pas s'en passer. Et il n'y a pas un gramme de cholestérol dans mes artères, pas depuis qu'une absorption régulière d'alcool s'en charge. Et je ne risque pas de cancer du poumon, vu que je ne pourrais pas me payer de cigarettes même si je le voulais. Et ma prostate se porte à merveille malgré mes soixante-quinze ans, parce que...

— Sol, s'il te plaît – épargne-moi ce genre de détails quand j'ai l'estomac vide. Tu aurais un glaçon en rab ?

— Prends-en deux – il fait chaud aujourd'hui. Et ne laisse pas la porte ouverte trop longtemps. »

Andy se dirigea vers le petit réfrigérateur tapi contre le mur, s'empressa d'en sortir le récipient de margarine en plastique, puis décolla deux glaçons de leur bac pour les faire tomber dans un verre. Il alla remplir celui-ci au réservoir mural et le posa sur la table à côté de la margarine. « Tu as déjà mangé ?

— J'arrive, ces trucs doivent avoir fini de charger. »

Sol cessa de pédaler ; le géignement se transforma en gémissement, pour enfin disparaître. Après avoir débranché les fils du générateur électrique reliés à l'arrière du vélo, il les enroula soigneusement à côté des quatre batteries de voiture noires installées au-dessus du réfrigérateur. Puis, après s'être essuyé les mains sur le sarong taché qui lui servait de serviette, il sortit l'un des sièges-baquets qu'il avait récupérés sur une vieille Ford de 1975 et s'assit à la table face à Andy.



« J'ai écouté les nouvelles de six heures, fit-il. Les Aînés organisent une nouvelle marche de protestation aujourd'hui sur le siège de l'aide humanitaire. *Voilà* où tu verras des infarctus !

— Même pas, Dieu merci – je ne prends mon service qu'à quatre heures et Union Square ne fait pas partie de notre district. » Il ouvrit la huche à pain pour en extraire un biscuit rouge carré de vingt centimètres de côté, avant de pousser la boîte en direction de Sol. Après avoir étendu une fine couche de margarine dessus, il en avala un morceau, le mâchant le nez pincé. « Je crois que cette margarine a tourné.

— Comment pourrais-tu le savoir ? grogna Sol en mordant dans un des biscuits secs. Tout ce qui est fabriqué à partir d'huile de moteur et de graisse de baleine a la même saveur, de toute façon.

— Et voilà que tu commences à parler comme un naturaliste, lui lança Andy tout en rinçant son biscuit à l'eau froide. Les graisses produites à partir de produits pétrochimiques n'ont presque pas de goût, et tu sais bien qu'il n'y a plus de baleines – alors utiliser leur graisse... c'est juste de la bonne huile de chlorella.

— Les baleines, le plancton, l'huile de hareng... c'est du pareil au même. Ça a un goût de poisson. Je vais prendre le mien sec, histoire d'éviter de voir des nageoires me pousser dans le dos. » Il y eut un soudain staccato de coups contre la porte ; le vieil homme poussa un gémissement. « Il n'est pas encore huit heures et ils sont déjà après toi.

— Ça pourrait être n'importe qui, rétorqua Andy en s'élançant vers la porte.

— Ça pourrait, mais non, c'est le cognement caractéristique du coursier, et tu le sais aussi bien que moi. Je te parie mon poids en beignets que c'est lui. Tu vois ? » Il hocha la tête avec une satisfaction lugubre quand Andy eut ouvert la porte ; devant eux, dans l'obscurité du couloir, se tenait le maigre coursier affublé de son short coutumier.

« Qu'est-ce que tu veux, Woody ? lui demanda Andy.

— Ve veux pas de navoires », zézaya le garçon. Bien qu'ayant à peine vingt ans il n'avait plus une dent dans la bouche. « Le lieutenant me dit apporte-fa, v'apporte. » Il tendit à Andy une enveloppe sur laquelle était inscrit son nom.

Andy se tourna vers la lumière et en sortit l'ardoise. Après avoir déchiffré les pattes de mouche du lieutenant, il prit la craie, gribouilla ses initiales dessus et la rendit au messager. Une fois la porte refermée derrière lui, il retourna finir son petit déjeuner, plongé dans ses pensées, les sourcils froncés.

« Ne me regarde pas comme ça, fit Sol, ce n'est pas moi qui t'ai envoyé ce message. Ai-je tort de supposer que ce n'est pas la plus agréable des nouvelles ?

— Ce sont les Aînés, ils bloquent déjà la place et le Commissariat a besoin des renforts.

— Mais pourquoi toi ? Ça m'a tout l'air d'être un boulot pour la piétaille.

— La piétaille ! Mais d'où est-ce que tu sors cet argot médiéval ? Bien sûr qu'ils ont besoin de policiers pour la foule, mais il faut aussi des inspecteurs pour repérer les agitateurs notoires, les pickpockets et le reste. Ça va être vraiment infernal dans ce parc aujourd'hui. Je dois pointer à neuf heures, ça me laisse juste assez de temps pour aller chercher de l'eau avant. »

Après avoir laborieusement passé un pantalon et une chemise de sport assez lâche, Andy posa une casserole d'eau sur le rebord de la fenêtre pour la laisser chauffer au soleil et alla prendre les deux jerricans en plastique de cinq litres chacun. À son départ, Sol regardait la télé par-dessus ses verres démodés.

« Quand tu auras rapporté l'eau, je te préparerai un verre — à moins qu'il ne soit trop tôt pour toi ?

— Vu la journée qui m'attend, non. »

Le couloir se retrouva plongé dans un noir d'encre sitôt la porte refermée. Andy se tint prudemment au mur pour

descendre les escaliers, manquant néanmoins de trébucher sur un tas d'ordures que quelqu'un avait balancé là. Une fenêtre avait été arrachée deux étages plus bas, ce qui lui assura assez de lumière pour descendre les deux derniers qui le séparaient encore de la rue. Après la moiteur du hall d'entrée, la chaleur de la Vingt-cinquième Rue l'agressa telle une vague de moisi – des miasmes suffocants de pourriture, de crasse et d'humanité privée de savon. Il dut se frayer un chemin parmi les femmes qui avaient déjà pris position sur les marches de l'immeuble, prendre garde d'éviter les enfants qui jouaient en bas. Le trottoir était toujours à l'ombre, mais si bondé qu'il lui préféra la chaussée, aussi loin du caniveau que possible histoire de ne pas se prendre des ordures sur la tête. Des journées de canicule avaient fini par ramollir le goudron sous ses pieds, il le sentait coller à ses semelles. Comme d'habitude, une queue s'était formée au coin de la Septième Avenue – elle menait au point d'eau local. Mais des cris furieux commencèrent à en fuser, et quelques poings à s'agiter, au moment même où il l'atteignait. Avec force marmonnements, la foule se résolut néanmoins à se disperser ; Andy vit alors le policier de service en train de verrouiller la porte d'acier.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-il. Je croyais cet endroit ouvert jusqu'à midi. »

Le policier fit volte-face, sa main restant machinalement à proximité de son arme jusqu'à ce qu'il ait reconnu l'inspecteur de son Commissariat. Il inclina sa casquette en arrière pour s'essuyer le front avec le dos du poignet.

« Le sergent vient de nous communiquer les ordres, tous les points d'eau ferment pour vingt-quatre heures. Le niveau des réservoirs a baissé à cause de la sécheresse, on doit économiser l'eau.

— Putain de note, fit Andy, les yeux fixés sur la clé toujours dans la serrure. Je dois partir prendre mon service, ça veut dire que je n'aurai rien à boire pendant deux jours... »

Après un regard circonspect alentour, le policier déverrouilla la porte et prit l'un des jerricans de ses mains. « Ça devrait vous permettre de tenir. » Il le remplit sous le robinet, puis reprit à voix basse : « N'en parlez à personne, mais il paraît qu'il y a eu un nouveau dynamitage d'aqueduc dans le nord de l'État.

— Encore ces fermiers ?

— Sans doute. J'étais de garde là-bas avant de venir dans ce district, et c'est assez chaud, ils n'hésiteraient pas à vous faire sauter en même temps que l'aqueduc. Ils affirment que la ville leur vole leur eau.

— Ils en ont assez, dit Andy en reprenant le récipient plein. Plus qu'ils n'en ont besoin. Et il y a trente-cinq millions de personnes dans cette ville qui commencent à avoir *vraiment* soif.

— Personne ne prétend le contraire. » Et le flic referma la porte d'un coup sec, avant de la verrouiller à double tour.

Andy se fraya un chemin parmi la foule pour retourner chez lui – il devait d'abord faire un détour par l'arrière-cour avant de remonter. Toutes les toilettes étaient occupées ; quand ce fut enfin à son tour d'entrer dans une cabine, il prit les jerricans avec lui ; l'un des gosses qui jouaient dans le tas de déchets contre la clôture ne manquerait pas de les voler s'il les laissait sans surveillance.

Après avoir gravi une fois encore les escaliers obscurs, il entendit le son cristallin de glaçons qui s'entrechoquent dans un verre sitôt la porte ouverte.

« *La Cinquième Symphonie* de Beethoven ? » Il laissa tomber les récipients par terre et s'écroula sur une chaise.

« C'est ma composition préférée », fit Sol en prenant deux verres glacés dans le réfrigérateur. Avec la solennité d'un rituel religieux, il lâcha un minuscule oignon perlé dans chacun, puis en passa un à Andy, qui se mit à siroter le liquide glacé à petites gorgées.

« Quand je bois un de ces trucs, Sol, j'en arrive presque à croire que tu n'es pas si fou que ça, en fin de compte. Pourquoi appelle-t-on ça un Gibson ?

— Un secret perdu dans les brumes du temps. Pourquoi un Stinger est-il un Stinger, ou un Pink Lady un Pink Lady ?

— Je n'en sais rien, moi. Je n'ai jamais goûté ni l'un ni l'autre, de toute façon.

— Moi non plus, je n'en sais rien, mais c'est leur nom. Comme ces trucs verts qu'ils servent dans les soirées branchées, les Panama. Ça ne veut rien dire, c'est juste un nom.

— Merci, fit Andy tout en séchant son verre. Cette journée me semble déjà meilleure. »

Il se rendit dans sa chambre, sortit son holster du tiroir et le passa à la ceinture. Son insigne était accroché à son porte-clés, là où il le mettait toujours ; il glissa son bloc-notes juste au-dessus, puis hésita un moment. La journée allait être longue, difficile, n'importe quoi pouvait arriver. Il fourra sous sa chemise ses menottes, puis son canon à grenailles. Celui-ci pourrait se révéler utile dans la foule de vieillards qui l'attendait. Sans compter qu'avec la nouvelle politique du Service il fallait avoir une fichue bonne raison de sortir son arme. Après avoir fait une toilette de chat avec la pinte d'eau qu'il avait fait chauffer au soleil sur le rebord de la fenêtre, il entreprit de se frotter le visage avec le petit morceau de savon gris pour ramollir un tant soit peu sa barbe naissante. Sa lame de rasoir commençait à présenter de belles entailles des deux côtés – alors qu'il l'aiguisait contre l'intérieur de son verre, il s'avisa qu'il allait bientôt être temps de s'en dégoter une nouvelle. En automne, peut-être.

Sol arrosait sa jardinière au départ d'Andy, irriguant soigneusement les rangées d'herbes et les minuscules oignons. « N'accepte pas de monnaie de singe », lui lança-t-il sans même lever les yeux de sa tâche. Sol connaissait un million d'expressions de ce genre, toutes surannées. Qu'est-ce que pouvait bien être de la *monnaie de singe* ?

Le soleil était plus haut désormais, la chaleur commençait à envahir le goudron qui séparait les deux versants de cette vallée de béton. La bande ombragée avait diminué, les marches étaient à ce point bondées qu'il ne pouvait même pas sortir. Il poussa doucement du pied une gamine au nez coulant, juste vêtue de sous-vêtements grisâtres en loques, et reprit sa descente. Les femmes décharnées s'écartaient à contrecœur, en l'ignorant, mais les hommes lui lançaient tous des regards haineux – ce qui donnait à leurs traits une apparence étrangement similaire, comme s'ils appartenaient tous à la même famille. Quand il parvint enfin à atteindre la porte d'entrée, Andy dut enjamber la jambe tendue d'un vieil homme affalé sur le trottoir devant l'immeuble. Il semblait mort, pas endormi – n'importe comment, personne ne s'en souciait. À sa cheville crasseuse était attachée une ficelle, au bout de laquelle se tenait un bébé nu assis sur le trottoir, occupé à mâchonner une vieille assiette en plastique avec un air absent. Il était aussi sale que l'homme, et la ficelle entourait sa poitrine sous ses aisselles à cause de son estomac lourd et gonflé. Le vieillard était-il mort ? Non pas que cela ait la moindre importance, sa seule tâche dans ce monde était de servir d'ancre à l'enfant, et il pouvait tout aussi bien l'accomplir vivant que mort.

*Bon Dieu, songea Andy, qu'est-ce que je peux être morbide, ce matin. Je dois manquer de sommeil, avec cette chaleur, qui me fait faire des cauchemars. Et puis cet été sans fin, et tous ces problèmes qui ont l'air de s'être donné le mot pour s'enchaîner. D'abord la chaleur, puis la sécheresse, les cambriolages de magasins et maintenant les Aînés. Ils étaient dingues de mettre le nez dehors par ce temps – à moins que ce fût le temps qui leur tapait sur le système. Enfin, il faisait de toute façon trop chaud pour réfléchir ; quand il tourna à l'angle, l'étendue scintillante de la Septième Avenue le força à plisser les yeux – il sentait les rayons ardents du soleil sur son visage et sur ses*

bras. Sa chemise collait déjà à son dos, et il n'était même pas neuf heures et quart.

Ça s'améliorait dans la Vingt-troisième Rue, à l'ombre de la longue voie express qui traversait la ville au-dessus de sa tête. Il y progressa d'un pas lent tout en gardant un œil sur la circulation. Autour des colonnes de soutien s'amoncelaient de petits groupes d'individus, agglutinés comme autant de barnaches autour d'une pierre, leurs jambes presque au niveau de la circulation. Au-dessus de leurs têtes vrombit un poids lourd. Quelques instants plus tard, Andy trouvait un autre camion garé devant le Commissariat. Des policiers en uniforme grimpaient lentement à l'arrière sous les yeux du lieutenant Grassioli, occupé à parler au sergent à côté de la cabine. Il leva les yeux et gratifia le nouvel arrivant d'une grimace, tandis qu'un tic nerveux secouait tel un clin d'œil contrarié sa paupière gauche.

« Pas trop tôt, Rusch, fit-il en cochant son panneau de présence.

— C'était mon jour de congé, monsieur, je suis venu dès que le coursier m'a prévenu. » Il ne fallait rien lâcher avec Grassy, sans quoi il n'hésitait pas à vous traiter comme de la merde : il avait des ulcères, du diabète et un foie en mauvais état.

« Un flic reste un flic vingt-quatre heures sur vingt-quatre, alors allez fourrer votre graisse dans le camion. Et je veux que vous et Kulozik alliez faire quelques arrestations. Des remarques de Centre Street me sont parvenues aux oreilles.

— Bien, monsieur », répondit Andy à son dos, qui se tournait déjà vers le Commissariat. Il gravit les trois marches soudees au hayon et déambula jusqu'au banc situé en face de Steve Kulozik, qui avait commencé à somnoler sitôt le lieutenant parti. C'était un homme massif, dont la chair hésitait entre la graisse et le muscle ; tout comme Andy, il portait un pantalon en coton froissé ainsi qu'une chemise à manches courtes, sortie de manière à dissimuler son arme. Dans un

grognement, il ouvrit une demi-paupière quand Andy s'installa à côté de lui, pour aussitôt la laisser s'affaisser.

Le démarreur gémit avec irritation, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin le combustible de mauvaise qualité se décide à s'enflammer. Le moteur Diesel s'ébroua lentement ; ses vibrations finirent par se dissiper quand le véhicule s'éloigna du Commissariat en direction de l'est. Les policiers en uniforme étaient tous assis de travers sur leurs bancs, histoire de pouvoir profiter des mouvements du camion pour s'aérer un peu et surveiller en même temps les rues bondées : la police n'était guère populaire cet été-là. Si quelqu'un décidait de leur balancer quoi que ce soit à la figure, ils voulaient le voir arriver. Le véhicule se mit soudain à tressaillir, son conducteur descendit une vitesse et klaxonna pour se forcer un passage dans la foule et les hordes de véhicules fonctionnant à l'huile de coude. Une fois sur Broadway, leur allure ralentit encore à cause des gens qui débordaient des trottoirs de Madison Square, où siégeait le plus grand marché aux puces de la ville. Et ça ne s'améliora guère ensuite, une fois qu'ils eurent pris la direction du centre-ville : les Aînés, déjà dans les rues, se dirigeaient en force vers le sud, et ils prenaient leur temps pour s'écarter des roues du camion. Les agents regardaient avec indifférence la masse humaine s'écouler autour du véhicule : leurs cheveux gris, leurs têtes chauves, les cannes sur lesquels s'appuyaient la plupart d'entre eux, le vieillard affublé d'une longue barbe blanche qui se balançait sur ses béquilles. Il y avait aussi une quantité impressionnante de fauteuils roulants. Quand ils émergèrent enfin sur Union Square, le soleil darda sur eux ses rayons implacables, assez haut dans le ciel désormais pour ne plus être caché par les immeubles.

« C'est criminel, fit Steve Kulozik entre deux bâillements, alors même qu'il s'extirpait maladroitement du véhicule. Faire sortir tous ces vieillards avec une chaleur pareille... ça va pro-



bablement en éliminer la moitié. Il doit faire quarante degrés au soleil – il y avait trente à huit heures.

— Il faut bien que les toubibs servent à quelque chose », rétorqua Andy en hochant la tête vers le petit groupe d'hommes en blanc qui déroulaient des civières à côté de la caravane du Service hospitalier. Les deux inspecteurs allèrent flâner à l'arrière de la foule, qui remplissait déjà à moitié le parc face à la plate-forme de l'orateur installée en son centre. Une espèce de grincement amplifié s'en éleva – un larsen caractéristique d'un essai du système de sonorisation.

« Ça doit être un record, reprit finalement Steve, dont les yeux ne cessaient de scruter la foule. J'ai entendu dire que les réservoirs étaient si bas que certaines des canalisations d'évacuation commencent à émerger. Ça, plus ces ploucs du Nord qui ont refait sauter l'aqueduc... »

Les crissements du haut-parleur se fondirent dans le tonnerre sonore d'une voix amplifiée.

*« ... Camarades, confrères et consœurs, membres des Aînés d'Amérique, je réclame votre attention. J'avais commandé quelques nuages pour ce matin, mais manifestement ma demande n'est jamais arrivée... »*

Un murmure appréciateur envahit aussitôt le parc, suivi de quelques applaudissements.

« Qui est l'orateur ? s'enquit Steve.

— Reeves, celui qu'ils appellent le Gamin, sous prétexte qu'il n'a que soixante-cinq ans. C'est le directeur commercial des Aînés désormais, et il deviendra leur président l'année prochaine s'il continue comme ça... » Ses paroles se perdirent dans l'air brûlant, couvertes par la voix de Reeves qui s'élevait à nouveau.

*« Mais nous avons assez de nuages dans nos existences pour peut-être nous dispenser de ceux qui parcourent le ciel. »* Cette fois, la réponse de la foule contenait plus qu'une pointe de colère. *« Les autorités ont veillé à ce que nous ne puissions plus travailler, quand bien même nous en serions encore capables ; elles*

*nous versent une allocation minuscule, presque insultante, avec laquelle nous sommes censés vivre malgré l'augmentation annuelle, mensuelle, presque quotidienne des prix... »*

« Et voilà le premier », lança Andy, qui désigna un homme à l'arrière de la foule en train de tomber à genoux en s'étreignant la poitrine. Steve Kulozik dut le retenir d'aller lui porter secours.

« Laisse-les s'en occuper. » Il lui désigna les deux toubibs qui se précipitaient déjà vers le malheureux. « Un coup de chaleur ou une crise cardiaque, et il y en aura d'autres. Allez, on va faire un petit tour dans la foule. »

*« ... encore une fois, il nous faut nous unir... des forces qui nous soustrairaient à la pauvreté, à la famine... revenir sur l'augmentation des prix... »*

Il semblait n'y avoir aucune connexion entre la petite silhouette perchée sur la lointaine plate-forme et la voix qui résonnait autour d'eux. Les deux inspecteurs se séparèrent, Andy se frayant tant bien que mal un chemin à travers la foule.

*« ... nous n'accepterons pas d'être traités comme des citoyens de seconde zone, ou de troisième, ou même de quatrième comme c'est devenu le cas aujourd'hui ; nous n'accepterons pas non plus qu'on nous fasse l'aumône d'un petit coin sale à côté de la cheminée, où on nous laissera tranquillement mourir de faim. Nous sommes un – non, le – segment essentiel de la population, un réservoir d'expérience, de connaissances, d'expertise. Que l'Hôtel de Ville, Albany et Washington en tirent les conclusions – ou aux prochaines élections, ils n'auront plus que leurs yeux pour pleurer en découvrant que nos votes ont... »*

Ses paroles venaient s'écraser en vagues sonores contre la tête d'Andy, qui ne leur prêtait pourtant aucune attention – il cherchait à se repérer parmi des Aînés complètement absorbés, ses yeux vigilants constamment en mouvement, scrutant la mer de gencives édentées, de barbes grises et d'yeux larmoyants. Les arrestations allaient se faire rares ici,

au temps pour le lieutenant, les pickpockets avaient mieux à faire que de s'attaquer à une assemblée pareille. Ces gens étaient complètement fauchés, tous autant qu'ils étaient. Et les rares pièces qu'ils pouvaient quand même avoir sur eux étaient enfouies dans de vieux porte-monnaie à fermoir cousus à même leurs sous-vêtements.

Il y eut un mouvement dans la foule ; deux jeunes garçons aux jambes écorchées s'amusaient à se faire des croche-pieds, se défiant l'un l'autre de garder l'équilibre.

« Ça suffit, fit Andy, debout devant eux. On se calme et on dégage du parc, les gars ; il n'y a rien pour vous ici.

— Au nom de qui ! Nous avons le droit de faire tout ce que nous voul...

— Au nom de la loi, les coupa-t-il avant de sortir son canon à grenailles de sa poche et de le soulever d'un air menaçant. Du balai ! »

Obtempérant sans mot dire, ils se frayèrent un chemin parmi la foule ; il les suivit sur quelques mètres, le temps de s'assurer qu'ils partaient bel et bien. *Sacrés gamins*, songea-t-il tout en écartant son arme, dix ans, onze peut-être, mais il fallait les surveiller de près et ne leur passer aucune connerie — si on ne faisait pas attention et qu'on leur tournait le dos, certains d'entre eux n'hésiteraient pas à vous mettre à terre et à vous couper en morceaux avec des tessons de bouteille, comme ce pauvre imbécile de Taylor pouvait en témoigner.

Quelque chose semblait littéralement *posséder* ces vieillards, qui commençaient à se mouvoir d'avant en arrière. Quand la voix amplifiée se tut un instant, un cri lointain s'éleva aussitôt de l'autre côté de la plate-forme des orateurs. Ça ne présageait rien de bon, aussi Andy entreprit-il de s'y diriger comme il le pouvait. La voix de Reeves s'éteignit subitement, les hurlements redoublèrent de volume, puis retentit un bruit caractéristique de verre brisé. Une nouvelle voix se mit alors à gronder dans les haut-parleurs.

*« Ici la police. Je vous demande à tous de vous disperser, cette réunion est finie, et vous allez évacuer le square par la sortie nord... »*

Un hurlement furieux noya aussitôt la voix de l'orateur ; les Aînés se précipitèrent en avant, portés par de pures vagues d'émotion. Leurs hurlements finirent par cesser, et l'on put à nouveau distinguer les paroles amplifiées de Reeves, l'orateur initial.

*« ... Mes amis... calmez-vous maintenant... je vous demande juste de m'écouter... loin de moi l'idée de vous reprocher votre confusion, mais ce n'est pas du tout ce que vous croyez. Le capitaine ici présent m'a expliqué la situation, et d'où je me tiens je peux voir que cela n'a rien à voir avec notre réunion. Il y a actuellement des troubles dans la Quatorzième Rue – NON ! – n'allez pas dans cette direction, vous ne feriez que prendre des risques inutiles. La police s'en occupe, elle ne vous laissera pas passer – oh, voilà, je les vois arriver du quartier résidentiel, des hélicoptères... et les forces de l'ordre ont rapporté l'usage de fil barbelé... »*

Ses dernières paroles firent naître un gémissement dans l'auditoire ; les mouvements impatients qui le parcouraient s'inversèrent, et les gens s'égaillèrent lentement d'Union Square pour partir en direction du quartier résidentiel. Ils étaient assez âgés pour se méfier du fil barbelé.

La foule était moins dense une fois passée la plate-forme des orateurs. Andy, qui voyait à présent tous ceux entassés devant la Quatorzième Rue, s'empressa de s'y rendre. Des agents de police qui bordaient la manifestation dégageaient une zone près du parc ; le plus proche de lui leva sa matraque et s'écria : « Reste en arrière, mon pote, ou tu vas avoir des problèmes. »

Il hocha la tête quand Andy lui montra son badge, puis se détourna.

« Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Andy.

— C'est une putain d'émeute qui se prépare ici, et la situation ne peut qu'empirer avant qu'on arrive à reprendre le

contrôle... – vous, là-bas, reculez ! » Il donna un coup sec sur le trottoir ; un chauve équipé de béquilles en aluminium s'arrêta aussitôt, hésita un instant, puis retourna dans le parc. « Il y a eu une vente de mini-projecteurs Morse chez Klein, tu sais, ces trucs qui permettent de communiquer à distance ; eh bien, c'était parti comme des petits pains, sans le moindre problème. Sauf que cette fois, le magasin avait reçu une livraison de steaks de Soylent... » Il parla plus fort pour se faire entendre par-dessus le rugissement des deux hélicoptères verts et blancs en approche. « Une matrone quelconque en a acheté, mais une fois dehors elle est tombée sur un de ces reporters télé en maraude et elle lui a vendu la mèche. Des gens y affluent de toute part, alors que la moitié des rues n'est pas encore bloquée. Tiens, va isoler ce côté avec du barbelé. »

Andy épingla son badge à la poche de sa chemise et alla aider les policiers à repousser la foule aussi loin que possible. Celle-ci le fit sans protester, un peu comme du bétail – tous les yeux étaient braqués sur le rugissement lointain des hélicoptères, qui perdaient progressivement de l'altitude pour larguer des balles de fil rouillé, suffisamment violemment pour avoir raison de leurs emballages scellés.

Ce n'était pas du fil barbelé ordinaire. Il avait un cœur en acier trempé à mémoire de forme, un métal qui revenait à son état original une fois libéré quelles que soient les contraintes qu'on lui faisait subir. Là où du fil ordinaire n'aurait au bout du compte donné qu'un enchevêtrement de ferraille, celui-ci parvenait sans peine à résister aux tensions auxquelles il était soumis, on pouvait facilement l'étendre d'un bout à l'autre d'une rue. Munis de gants épais, des policiers saisirent les extrémités des deux rouleaux de chaque côté de la chaussée et entreprirent de se rejoindre en son milieu pour former une barrière infranchissable. Le barbelé s'enchevêtra, ne s'élevant dans les airs que pour mieux retomber et s'entortiller de plus belle. Quand ses ultimes soubresauts eurent

cessé, la rue se retrouva fermée par un mur acéré d'un mètre de haut.

Mais la situation n'était pas sous contrôle pour autant ; des gens continuaient à déferler du sud dans les rues qui n'avaient pas encore été bouclées. Pour le moment, c'était une impasse : pour stopper l'afflux de monde, il fallait installer davantage de barbelés, mais cela impliquait au préalable de parvenir à repousser la foule pour bénéficier d'un dégagement suffisant. Les policiers se faisaient bousculer de tous les côtés ; au-dessus de leurs têtes, telles des abeilles furieuses, bourdonnaient les hélicoptères.

Une explosion retentit alors, aussitôt suivie par un concert de hurlements. La pression des corps avait fait éclater une des vitrines du magasin, de la nourriture était allée se mélanger aux éclats de verre sur la chaussée ; il y avait du sang partout, des gémissements de douleur s'échappaient d'innombrables bouches. Andy s'efforça de remonter la marée humaine pour atteindre la fenêtre ; une femme aux yeux vides, le front ouvert d'une profonde entaille, le percuta avant d'être aussitôt emportée par la foule. Presque incapable de bouger désormais, l'inspecteur entendit un coup de sifflet strident s'élever au-dessus de la rumeur de la foule. Des gens étaient en train de grimper par la vitrine cassée, sans prendre garde aux corps ensanglantés des blessés, pour s'emparer des boîtes empilées dans le magasin, qui servait de réserve au Service de l'Alimentation. Andy, qui avait enfin réussi à parcourir les quelques mètres qui l'en séparaient, pouvait à peine entendre ses propres hurlements dans le tumulte. Il tenta de ceinturer un homme qui se forçait un passage les bras chargés de paquets. En vain – mais d'autres y parvinrent : l'homme se débattit avant de finir par céder aux mains avides qui se jetaient sur son butin.

« *Arrêtez !* hurla Andy. *Arrêtez !* » Il avait l'impression de se retrouver en plein cauchemar. Un jeune Chinois efflanqué vêtu d'un short et d'une chemise rapiécée sortit de la vitrine

à deux pas de lui en tenant une boîte blanche de steaks de Soylent contre sa poitrine. Andy ne put que tendre inutilement les mains dans sa direction. Le garçon le toisa et, voyant qu'il ne risquait rien, se détourna du policier pour ensuite dissimuler son butin sous sa chemise et longer la foule contre le mur, sa minceur lui permettant de progresser aisément. Puis seules ses jambes restèrent visibles, les muscles noués comme pour lutter contre une marée montante, les pieds à moitié sortis des sandales de caoutchouc. Andy l'avait déjà oublié quand il atteignit la fenêtre cassée et s'y hissa à côté du policier mal en point qui l'y avait précédé. Celui-ci ne cessait de faire des moulinets avec sa matraque pour se dégager un espace libre. Andy, qui se joignit aussitôt à lui, immobilisa habilement un pillard qui essayait de passer entre eux pour s'échapper ; il repoussa ensuite le corps sans connaissance, puis rapporta dans le magasin les paquets que l'homme avait tenté de voler. Des sirènes se mirent à gémir, des éclaboussures commencèrent à s'élever au-dessus de la foule – les camions antiémeute étaient en train d'ajuster l'angle de leurs canons à eau.







*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne*  
par BLACKPRINT CPI  
*le 5 mai 2014.*

Dépôt légal mai 2014  
EAN 9782290079508  
L21EDDN000535N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*